

Contributi/6

Cosmo-esthétiques: Bergson, Whitehead et la perception dans la nature

Giulio Piatti

Articolo sottoposto a doppia *blind review*. Inviato lo 08/01/2018. Accettato il 30/01/2018.

When Henri Bergson, in *Duration and simultaneity*, intends to show that *durée* constitutes the 'pattern' of reality, he refers to Alfred North Whitehead's «beautiful» book on the philosophy of nature (*The Concept of Nature*). Whitehead, in return, paid his respect multiple times to bergsonian philosophy, from which he had been deeply influenced. The relationship between Bergson and Whitehead is not, however, that of a merely mutual admiration, but it is based on a common naturalistic view, intent in building a consistent cosmology of beings. Aim of my presentation is – following some pioneering remarks made by Jean Wahl – to study the reflections on perception of Bergson and Whitehead: both in the first chapter of *Matter and Memory* and in the third part of *Process and Reality*, the two extend perceptivity from the domain of subject to reality in itself, building an original «cosmo-aesthetics» which reunites immediate experience, metaphysics and scientific thought.

1. Vers un empirisme métaphysique. La voie du concret

Quand Henri Bergson, dans son essai controversé *Durée et simultanéité*¹, cherche à montrer que la durée constitue «l'étoffe» du réel, aussi bien de l'homme que de l'univers, il se réfère à Alfred North Whitehead, auteur d'un livre selon lui «très beau» sur la philosophie de la nature², capable d'articuler les données scientifiques les plus récentes dans un cadre explicitement spéculatif. En retour, c'est Whitehead même qui a rendu hommage, à plusieurs occasions, à la philosophie bergsonienne, par laquelle il a été fort influencé, notamment

¹ Dans cette œuvre, publiée en 1924, Bergson tente de discuter la théorie de la relativité d'Einstein, opération qui sera fort critiquée tant par les savants que par les philosophes, au point de convaincre Bergson à ne pas faire republier le livre.

² Cfr. H. Bergson, *Durée et simultanéité: à propos de la théorie d'Einstein*, Paris 1968, p. 62. Bergson se réfère ici au *Concept of Nature* de Whitehead.

à l'égard de la notion d'intuition, de l'idée de spatialisation du temps et de la conception de création³.

Le rapport entre Bergson et Whitehead n'est pas, cependant, seulement d'admiration réciproque, mais relève d'une profonde convergence naturaliste: il s'agit d'une réinsertion commune de l'homme à l'intérieur du cosmos, capable en même temps de dépasser la fausse dichotomie entre un matérialisme atomistique et un idéalisme abstrait. Pour ce faire, c'est-à-dire pour édifier une cosmologie, les deux philosophes s'engagent dans un réexamen général du mécanisme de la perception, en tant que véritable point de départ pour spéculer sur le réel. L'enjeu des théories de Bergson (dans le chapitre I de *Matière et mémoire*, publié en 1896) et de Whitehead (dans la troisième partie de *Process and reality*, sorti en 1929) – même si elles sont différentes – est commun et relève de la tentative d'étendre la perception à toute la réalité, en niant son point de départ subjectif. C'est Jean Wahl, dans *Vers le concret* (1932), son étude pionnière sur James, Whitehead et Gabriel Marcel, qui a compris cette fondamentale proximité:

La perception [chez Whitehead] devient si naturelle que la nature tout entière devient perception. Tout événement est un point de vue synthétique sur l'univers, et nous retrouvons ici Leibniz, ou plutôt encore, derrière le langage leibnizien, nous retrouvons les idées communes à quelques contemporains, par ailleurs bien différents. Sur ce point, *Matière et mémoire*, *Le Temps, l'Espace et la Divinité*, et *L'Art poétique* de Claudel semblent concorder. Il y a des appréhensions non-cognitives, des préhensions des choses les unes par les autres. La perception ne sera que la prise de conscience de ce fait plus fondamental que la connaissance proprement dite, par lequel une chose en connaît une autre. Ce qu'il y a au fond de la nature, ce sont des actes aveugles de perceptivité⁴.

Et encore :

Il y a donc quelque chose qui est placé au-dessous de la perception telle que nous nous la figurons d'ordinaire et qui est plus fondamental qu'elle [...] Il [Whitehead] aurait pu rapprocher sur un autre point sa théorie de la théorie bergsonienne ; car cette théorie de la réception ressemble de près à celle des images de Bergson [...]⁵.

L'importance, théorique avant même qu'historique, du rapprochement opéré par Wahl ne peut pas se réduire à une simple comparaison, mais va plus loin que cela: en montrant l'inhérence des nouvelles philosophies américaines et anglaises – du moins pour le débat français du temps – à la pensée bergsonienne, *Vers le concret* s'oppose à la tendance, caractérisant les années Trente, à liquider

³ Cfr. A. N. Whitehead, *Process and Reality. An Essay in Cosmology*, New York 1978, p. XII, 33, 82; cfr. aussi Id., *Science and Modern World*, New York 1997, p. 52 et 148.

⁴ J. Wahl, *Vers le concret. Étude de la philosophie contemporaine – William James, Whitehead, Gabriel Marcel*, Paris 2013, p. 138.

⁵ Ivi, p. 149. Cfr. aussi ivi, p. 139 : « Dans cette théorie de la préhension ou objectification, Whitehead semble unir deux éléments: la théorie du double contexte de James, analogue à la théorie des images chez Bergson, et la théorie de l'activité synthétique de la pensée telle qu'elle se voit dans le kantisme ».

le bergsonisme en tant que philosophie abstraite et désormais dépassée⁶. Wahl voit dans la pensée de James, Whitehead et Bergson des philosophies concrètes, c'est-à-dire empiristes, liées à l'expérience immédiate et en opposition avec les abstractions de la dialectique de Hegel. Cet empirisme *sui generis* est ainsi capable de devenir métaphysique, c'est-à-dire de coordonner l'intérêt envers l'expérience immédiate avec les données provenant de la science: comme l'a dit justement Bergson, «un empirisme vrai [...] est la vraie métaphysique»⁷. Bref, Wahl, anticipant le temps, voit dans les réflexions de James, Whitehead et Bergson ce qu'on pourrait appeler une «autre métaphysique»⁸, engagée dans la tentative de réunifier une fois pour toute expérience concrète, découvertes scientifiques et spéculation philosophique.

Le but de mon travail est celui d'étudier les réflexions sur la perception de Bergson et Whitehead, à partir de ces intuitions de Jean Wahl, pour montrer la possibilité d'une cosmo-esthétique, c'est-à-dire d'une conception de l'esthétique – en tant que *aisthesis* (sensibilité) – comme point de départ pour une pensée cosmologique. Le fait d'avoir étendu la perception du domaine humain jusqu'à l'univers tout entier conduit, en effet, Bergson et Whitehead vers une cosmologie engagée dans la tâche de donner *consistance* et unité aux différentes relations (physiques, biologiques, sociales, politiques etc.) qui constituent le cosmos.

2. Du champ des images à la préhension. Cosmologie de la perception

Dans le premier chapitre de *Matière et mémoire*, Bergson livre une théorie de la perception tout à fait originale, qui a traversé implicitement soixante ans de philosophie française: discutée (et critiquée) par Sartre⁹, Merleau-Ponty¹⁰ et Ruyer¹¹, analysée notamment par Victor Goldschmidt¹², Bento Prado Jr¹³ et enfin reprise par Deleuze¹⁴, cette théorie tente de bouleverser les rapports

⁶ Le véritable manifeste de cette tendance, qui opposait l'idée de concret aux prétendues abstractions de la philosophie bergsonienne est sans doute *La fin d'une parade philosophique: le bergsonisme*, pamphlet écrit sous pseudonyme par Georges Politzer, qui aura une influence décisive au cours des années Trente. Cfr. G. Bianco, *Après Bergson. Portrait de groupe avec philosophe*, Paris 2015.

⁷ H. Bergson, *La pensée et le mouvant*, Paris 1990, p. 196

⁸ Cfr. P. Montebello, *L'autre métaphysique*, Dijon 2015.

⁹ Cfr. J.-P. Sartre, *L'imagination*, Paris 2012, pp. 32-64.

¹⁰ Cfr. M. Merleau-Ponty, *L'imagination. Compte rendu de l'ouvrage de Jean-Paul Sartre*, in Id., *Parcours. 1935-1951*, Paris 1997, pp. 47-52; cfr. aussi Id., *L'union de l'âme et du corps chez Malebranche, Biran et Bergson*, ed. par J. Deprun, Paris 1968, pp. 79-85.

¹¹ Cfr. R. Ruyer, *La conscience et le corps*, Paris 1937, pp. 46-68.

¹² Cfr. V. Goldschmidt, *Cours sur le premier chapitre de Matière et mémoire*, in *Annales Bergsoniennes I. Bergson dans le siècle*, ed. par F. Worms, Paris 2002, pp. 73-128.

¹³ Cfr. B. Prado, *Présence et champ transcendantal. Conscience et négativité dans la philosophie de Bergson*, trad. par R. Barbaras, Hildesheim 2002.

¹⁴ Cfr. G. Deleuze, *L'image-mouvement. Cinéma 1*, Paris 1983, pp. 83-103.

traditionnels entre sujet, réalité et matière. Avec une allure radicale, orientée à faire *tabula rasa* des précédents débats autour de la question perceptive, Bergson nous propose de partir de la notion d'image, «une existence située à mi-chemin entre la 'chose' et la 'représentation'»¹⁵: moins solide qu'un objet, mais plus réelle qu'une représentation intellectuelle, l'image constitue l'étoffe de la réalité. Bergson introduit la notion d'image pour éviter de rester piégé, dans la compréhension du problème de la perception, entre la fausse alternative entre un réalisme atomistique (aussi bien associationniste que 'physiologiste'), qui établit la réduction du stimulus à la représentation mentale que nous en aurions, et un idéalisme spiritualiste qui, en effaçant la subsistance du monde extérieur, voit dans l'activité générative du sujet la cause de la perception. Par opposition à la prépondérance de la représentation (aussi bien imaginative que mentale), Bergson nous présente alors l'image, qui 1) existerait bien au-delà du sujet qui l'observe, mais qui 2) ne serait en fait pas *par nature* différent de ce que ce sujet peut en percevoir. Redéfinir de façon radicale la perception conduit enfin Bergson à la formulation d'une thèse métaphysique¹⁶: pour repenser les modalités de rapport entre sujet et réalité il faut, en d'autres termes, s'engager dans la spéculation philosophique, en proposant une nouvelle conception de la matière finalement délivrée du concept de *mimesis*.

La réalité est, selon Bergson, un ensemble d'images «en soi», face auxquelles le sujet se trouve tout de suite en présence¹⁷ et qui réagissent les unes aux autres selon des lois strictement naturelles: l'homme est ainsi une image parmi les autres, inhérent à un plan cosmique et universel, qui lui est immanent. S'éloignant de Descartes et anticipant (et peut-être déjà dépassant) les réflexions de Heidegger et Merleau-Ponty, Bergson bouleverse, par une rotation de cent quatre-vingt degrés¹⁸, les rapports entre moi et monde, en situant tout d'abord le sujet à l'intérieur de l'univers: «Pourquoi veut-on, contre toute apparence, que j'aïlle de mon moi conscient à mon corps, puis de mon corps aux autres corps, alors qu'en fait je me place d'emblée dans le monde matériel en général, pour limiter progressivement ce centre d'action qui s'appellera mon corps et le distinguer ainsi de tous les autres?»¹⁹.

La conséquence la plus éclatante de cette cosmologie bergsonienne des images c'est l'élargissement de la perception à l'univers entier: si celui-ci coïncide avec un champ d'images, et si l'homme n'est autre chose qu'une de ces images-ci,

¹⁵ H. Bergson, *Matière et mémoire*, Paris 1990, p. 1.

¹⁶ Beaucoup d'interprètes ont insisté sur la nature méthodologique de ce premier chapitre. Si cela est louable, on doit cependant admettre que les thèses épistémologiques du chapitre I préparent la thèse métaphysique du quatrième chapitre, dont il sera question plus loin. Sur ces points, cfr. V. Goldschmidt, *Cours sur le premier chapitre de Matière et mémoire*, cit. et C. Riquier, *Y A-t-il une réduction phénoménologique dans Matière et mémoire?* in *Annales Bergsoniennes, II. Bergson, Deleuze, la phénoménologie*, ed. par F. Worms, Paris 2004, pp. 261-285.

¹⁷ Cfr. H. Bergson, *Matière et mémoire*, cit., p. 11.

¹⁸ Cfr. R. Esposito, *Due. La macchina della teologia politica e il posto del pensiero*, Torino 2013, p. 204.

¹⁹ H. Bergson, *Matière et mémoire*, cit., p. 46.

la perception n'émerge plus à un moment donné de l'évolution de *homo sapiens*, elle n'est plus une prérogative du sujet, mais chaque image perçoit chaque autre image dans un sens absolu, bien avant l'émergence du schéma sujet-objet. Du moment où la perception, comme le veut Bergson, doit être éloignée du concept de mimesis, elle doit être pensée strictement en soi, comme perception du monde (génitif subjectif), privée d'un point de vue en haut, ainsi qu'étendue à chaque élément du cosmos. Chaque image reflète en soi-même l'ensemble entier de la matière, d'une façon fort semblable aux monades leibniziennes: entre *esse* et *percipi* il y a coïncidence absolue, dans une sorte de réécriture matérialiste et cosmologique de la célèbre thèse de Berkeley²⁰. La réalité n'est alors rien d'autre qu'une perception totale que Bergson rapproche au concept de lumière: ce n'est plus le sujet, avec ses rayons 'noétiques' qui éclaire le monde, mais c'est l'univers même, véritable «spectacle sans spectateur»²¹ à se constituer comme une lumière absolue qui nécessite un obscurcissement pour pouvoir être perçu par un sujet. Comme le verra Deleuze, qui a bien compris l'enjeu de la théorie bergsonienne des images, la perception subjective est chez Bergson conséquence d'un univers-lumière préalable – «toute conscience est quelque chose» – en opposition à la vision phénoménologique, selon laquelle la perception naturelle est avant tout intentionnalité, direction – «toute conscience est conscience *de* quelque chose»²². Si, comme Bergson le montre tout de suite, les images tournent autour du sujet percipient qui obscurcit le champ selon ses exigences pragmatiques (c'est-à-dire selon la réponse adéquate aux stimuli perceptifs), cela n'affecte en rien la racine cosmologique du mécanisme perceptif, qui, aussi bien en nous que dans les choses, nous montre la consistance et les relations qui dessinent le monde dans son intégralité. La perception est, donc, pour Bergson, un aspect absolu de la réalité, présente partout, et qui émerge dans le sujet percipient comme une diminution qui, en réglant le mécanisme autour de l'image percipiente, fait naître le schéma directionnel sujet-objet, transformation de l'univers pur de la variation absolue dans un monde 'pour l'homme'.

Comme l'a bien montré Jean Wahl, Alfred North Whitehead, dans la troisième partie de *Process and reality*, consacrée à sa «Theory of Prehension», semble retrouver une inspiration bergsonienne, visant à reformuler le problème de la perception à la lumière de sa philosophie de l'organisme. Le mécanisme perceptif, selon Whitehead, a à faire est en rapport avec la notion plus générale de préhension, c'est-à-dire avec un procès d'appropriation et unification de

²⁰ Cfr. H. Bergson, *Matière et mémoire*, cit., pp. 2-3 : «Un grand progrès fut réalisé en philosophie le jour où Berkeley établit, contre les 'mechanical philosophers', que les qualités secondaires de la matière avaient au moins autant de réalité que les qualités primaires. Son tort fut de croire qu'il fallait pour cela transporter la matière à l'intérieur de l'esprit et en faire une pure idée». Sur le rapport entre le chapitre I de *Matière et mémoire* et la pensée de Berkeley, cfr. M. Guerault, *Perception, idée, objet, chose chez G. Berkeley*, «Revue philosophique de la France et de l'étranger», t. 143, 1953, pp. 195-200 et M. Merleau-Ponty, *L'union de l'âme et du corps*, cit., p. 80.

²¹ B. Prado, *Présence et champs transcendantal*, cit., p. 114.

²² G. Deleuze, *L'image-mouvement*, cit., pp. 83-84.

différents éléments de l'univers²³, guidé par le développement d'un sentiment subjectif. Si, en accord avec une vision strictement réaliste, l'univers est constitué, d'après Whitehead, par des entités réelles (et des objets éternels), la perception n'est autre chose qu'un mécanisme d'unification et 'satisfaction' (*enjoyment*) de ces derniers à partir d'une «forme subjective» qui introduit une nouveauté sur le plan de solidarité de l'univers²⁴. Whitehead utilise ici le mot «subject» et «subjective» par commodité de langage: le véritable terme, capable de décrire le développement de la préhension en tant que réalisation, est celui de «superject», c'est-à-dire de 'but' du procès qui donne son origine aux sentiments²⁵. Chaque préhension, en tendant à son *enjoyment*, à son autoréalisation, constitue alors un procès de concrescence de l'univers, qui introduit une création nouvelle dans la permanence éternelle des précédents actes préhensifs réalisés. Cela veut dire – comme l'a bien vu Jean Wahl – que chaque préhension 'en acte' est une véritable synthèse de toute la nature, son passage à travers la perception²⁶. La réalité, selon Whitehead, est la totalité des préhensions dans l'unité subjective du procès de concrescence de l'univers jusqu'à son unité complète²⁷; cela veut dire qu'il n'y a pas de distinctions possibles entre ontologie et épistémologie, entre la réalité en soi et l'accès du sujet à cette réalité: l'univers ne peut être décrit que de la part d'une entité réelle qui l'unifie (le 'préhend') à un moment donné, en synthétisant chaque préhension précédente.

L'acte de perception n'est pas, par conséquence, une modalité autonome d'entrée dans le réel, réservée aux êtres vivants, mais, comme chez Bergson, paraît étendue à la réalité dans son ensemble: comme les images théorisées dans *Matière et mémoire*, les actes de préhensions se perçoivent et s'intègrent les uns par les autres, bien avant l'introduction d'un point de vue²⁸: le sujet-superjet englobe en soi l'univers dans sa préhension, y ajoutant sa propre nouveauté créatrice. L'origine de la perception est alors cosmologique, liée à la totalité de l'univers, et prend une «perspective» seulement à cause des «préhensions négatives» qui transforment (et en même temps limitent) les données initiales en données objectives pour un sujet²⁹; elles effectuent, en d'autres termes, des éliminations qui font émerger – encore une fois d'une manière très proche du premier chapitre de *Matière et mémoire* – le schéma sujet-objet et la direction 'vectorielle' du regard du percipient. Cela n'empêche, cependant, que la perception soit étendue à la réalité tout entière, qu'elle soit dans la nature inorganique aussi bien que dans

²³ Cfr. A. N. Whitehead, *Process and Reality*, cit., p. 219.

²⁴ Cfr. *ivi*, p. 262.

²⁵ Cfr. *ivi*, p. 222. Sur la notion de subjectivité chez Whitehead, cfr. D. Debaise, *L'appât des possibles. Reprise de Whitehead*, Les presses du réel, Dijon 2015, pp. 94-95 et R. Ronchi, *Il canone minore. Verso una filosofia della natura*, Milano 2017, pp. 172-173.

²⁶ Cfr. J. Wahl, *Vers le concret*, cit., p. 138.

²⁷ Cfr. A. N. Whitehead, *Process and Reality*, cit., p. 235.

²⁸ Cfr. J. Wahl, *Vers le concret*, cit., p. 138.

²⁹ Cfr. A. N. Whitehead, *Process and Reality*, cit., p. 235.

l'homme et dans les animaux, et qu'elle soit capable de manifester le passage de l'ensemble de l'univers à un moment donné³⁰.

Whitehead introduit à ce propos la notion d'événement, qui aura une influence décisive sur la spéculation deleuzienne³¹: le procès guidé par l'acte de préhension n'est, à proprement parler, ni subjectif ni objectif, mais possède la forme d'un événement, d'un *nexus* d'entités réelles objectivées, c'est-à-dire rendues éternelles. En d'autres termes, chaque acte préhensif, lié à la forme subjective qui introduit sa nouveauté dans le monde, réalise en même temps un schéma de relations qui, bien qu'il se dégage d'un percipient concret et absolument singulier (duquel il est en effet impossible de faire abstraction), profite, d'après sa réalisation objective, d'une immortalité qui va au-delà de lui-même³². Le *nexus* entre entités, réalisé par un acte de préhension, devient en bref valable pour tous les percipients qui incluent en eux les mêmes entités réelles dans leurs mondes perceptifs. L'événement désigne cette éternité qui est réalisée par un acte de préhension: en lui, la permanence de la réalité dans la succession des différentes préhensions est parfaitement réalisée³³. La perception n'est pas alors cosmique seulement dans son point de départ, liée – on l'a vu – à l'unification des différents éléments de l'univers, mais aussi dans son résultat, en réalisant ainsi une éternité dans la singularité, des relations cosmologiques à partir de la plus concrète des situations.

Bergson et Whitehead relient donc d'une manière tout à fait originale la perception à la réalité, en montrant – de façons évidemment différentes – que derrière chaque acte perceptif se cache l'univers, c'est-à-dire les relations impliquées qui constituent le cosmos. La perception devient ici une clé d'accès privilégiée pour pouvoir édifier une véritable cosmologie des êtres, capable de donner consistance aux différents 'strates' qui constituent la réalité. C'est la raison pour laquelle Bergson, déjà dans le quatrième chapitre de *Matière et mémoire*, prolonge la théorie de la perception du chapitre I en une métaphysique de la matière-durée, véritable tournant de son parcours philosophique: si dans *l'Essai sur les données immédiates de la conscience* la durée était encore réservée aux états

³⁰ C'est à nouveau Whitehead qui rappelle le rapport de son idée de passage de la nature avec la philosophie bergsonienne : «The process of nature can also be termed the passage of nature. I definitely refrain at this stage from using the word 'time,' since the measurable time of science and of civilised life generally merely exhibits some aspects of the more fundamental fact of the passage of nature. I believe that in this doctrine I am in full accord with Bergson, though he uses 'time' for the fundamental fact which I call the 'passage of nature'» (Id., *The Concept of Nature*, Cambridge 2015, p. 36). Pour une discussion de ce rapprochement, cfr. I. Stengers, *Penser avec Whitehead. Une libre et sauvage création de concepts*, Paris 2002, pp. 71-79.

³¹ Cfr. G. Deleuze, *Le pli. Leibniz et le Baroque*, Paris 1988, p. 103 : «Whitehead, le successeur ou le diadoque, comme les platoniciens disaient du chef d'école. Mais c'est une école un peu secrète. Avec Whitehead retentit pour la troisième fois la question *qu'est-ce qu'un événement ?*». Sur Deleuze et la notion d'événement, cfr. F. Zourabichvili, *Deleuze, une philosophie de l'événement*, Paris 1994.

³² Cfr. A. N. Whitehead, *Process and Reality*, cit., p. 230.

³³ Cfr. I. Stengers, *Penser avec Whitehead*, cit., p. 212.

psychiques internes, par opposition à l'espace étendue qui ne dure pas³⁴, *Matière et mémoire* étend le concept de qualité à la réalité entière, maintenant conçue comme des mouvements de détente et contraction d'une durée qui traverse le réel. Des tourbillonnements de la matière inorganique jusqu'aux opérations de la mémoire humaine, il n'y a que spécification progressive d'un même principe qui n'est rien d'autre que la redéfinition, par confrontation avec les découvertes physiques de Maxwell, Thomson et Faraday sur le champ électrique³⁵, du champ d'images du chapitre I. L'apparente épistémologie de la perception, qui s'était déjà transformée en ontologie au cours des chapitres II et III, consacrés à la question de la mémoire, devient maintenant une véritable métaphysique qui comprend le réel – y compris la perception – à partir des mouvements d'une matière fluide. Cette tournure philosophique conduira Bergson à la progressive spécification de sa métaphysique en une véritable cosmologie, dans *L'évolution créatrice*: ici la métaphysique de la matière est prolongée par une analyse de la distribution naturelle des rythmes de la durée, tous connectés par la référence commune au principe cosmique de l'élan vital, potentialité qui s'explique par divergence en créant la nature. Le champ des images de *Matière et mémoire* est maintenant intégré par l'histoire de sa formation, à partir d'une naturalisation radicale: matière inorganique, plantes, animaux, homme, intelligence, instinct et intuition sont étudiés dans leur formation au cours de l'évolution de l'élan en tant que *natura naturans*. Encore une fois, c'est la question de la perception qui dégage ici l'analyse bergsonienne: avec le célèbre exemple de l'attente du sucre qui fond dans un verre d'eau, Bergson montre que les ensembles apparemment clos de la nature sont liés par un «fil» – la durée – qui ouvre sur le cosmos, c'est-à-dire qui se transmet dans l'univers entier, de la particule subatomique la plus mince jusqu'au-delà même du système solaire³⁶.

La cosmologie de Whitehead est encore plus explicite, et rend visible l'exigence synthétique de sa pensée: de même que Bergson étend progressivement la notion de durée de la psychologie à la cosmologie, en passant par la métaphysique, Whitehead aussi développe son système «par approximations progressives»³⁷: de l'étude des principes de fonctionnement des mathématiques – voir la deuxième et la troisième partie des *Principia Mathematica* écrits avec Bertrand Russell – à la philosophie de la science (*Science and Philosophy, Science and Modern World*), pour arriver jusqu'à la cosmologie, avec *Process and Reality*. Ici Whitehead s'engage dans une «philosophie de l'organisme» qui essaie de donner une consistance aux différents éléments de l'expérience³⁸: en reconnaissant l'influence, parmi d'autres, de Bergson e William James, le but de l'œuvre est la construction d'un système cosmologique qui met en relation les intérêts esthétiques, moraux et religieux avec les conceptions du monde

³⁴ Cfr. H. Bergson, *Essai sur les données immédiates de la conscience*, Paris 1991, p. 74.

³⁵ Cfr. H. Bergson, *Matière et mémoire*, cit., pp. 224-225.

³⁶ Cfr. H. Bergson, *L'évolution créatrice*, PUF, Paris 1991, pp. 10-11.

³⁷ M. A. Bonfantini, *Introduzione a Whitehead*, Laterza, Bari 1972, pp. 7-8.

³⁸ Cfr. A. N. Whitehead, *Process and Reality*, cit., p. XI.

qui ont leur origine dans les sciences naturelles³⁹. La philosophie doit, selon Whitehead, recommencer à spéculer sur les fondements de la réalité, pour pouvoir restituer une expérience intégrale avec son procès de formation, sans se limiter, comme chez Kant, à donner les conditions de possibilité de l'expérience d'un sujet possible. Pour ce faire, la perception constitue un passage obligatoire et inévitable. La troisième partie du *Process and reality*, consacrée à la préhension, cache alors le secret du projet cosmologique et sa racine esthétique: «This section on simple physical feelings lays the foundation of the treatment of cosmology in the philosophy of organism. It contains the discussion of the ultimate elements from which a more complete philosophical discussion of the physical world – that is to say, of nature – must be derived»⁴⁰. L'acte le plus apparemment subjectif, dans sa réécriture whiteheadienne, devient au contraire la base pour constituer une métaphysique de la nature qui dépasse le regard humain sur le monde – inévitablement lié aux obscurcissements causés par les préhensions négatives – pour accéder ainsi à la totalité du cosmos⁴¹. Ici Whitehead et Bergson sont très proches : comme on le lit dans *Matière et mémoire*, le but de la philosophie «ce serait d'aller chercher l'expérience à sa source, ou plutôt au-dessus de ce tournant décisif où, s'infléchissant dans le sens de notre utilité, elle devient proprement l'expérience humaine»⁴².

3. Cosmo-esthétiques. Le caractère scientifique de l'*aisthesis*

Si on met en rapport les esthétiques de Bergson et Whitehead avec la tradition esthétique moderne, c'est-à-dire celle qui est née après l'œuvre d'Alexander Gottlieb Baumgarten⁴³, points de contact et différences apparaissent immédiatement. D'un côté, l'acte 'inaugural' et profondément innovant de la pensée baumgartienne, à savoir celui d'avoir su concevoir la spécificité de l'*Æsthetica* en tant que connaissance sensible, par rapport aux concepts, aux mécanismes intellectuels et même à l'expérience artistique, pénètre dans les réflexions de Bergson et Whitehead: l'insistance des deux philosophes – bien soulignée, encore une fois, par Wahl – sur l'importance du concret, du sensible, du singulier devient point de départ pour spéculer sur la réalité. Contre les abstractions des pensées idéalistes et dialectiques, la perception retrouve chez Bergson et Whitehead un rôle si central qu'elle s'étend à la réalité elle-même,

³⁹ Cfr. *ivi*, p. XII.

⁴⁰ *Ivi*, p. 238.

⁴¹ «An actual individual, of such higher grade, has truck with the totality of things by reason of its sheer actuality; but it has attained its individual depth of being by a selective emphasis limited to its own purposes. The task of philosophy is to recover the totality obscured by the selection. It replaces in rational experience what has been submerged in the higher sensitive experience and has been sunk yet deeper by the initial operations of consciousness itself» (*ivi*, p. 15).

⁴² H. Bergson, *Matière et mémoire*, cit., p. 205.

⁴³ Cfr. A. G. Baumgarten, *Esthétique, précédée des Méditations philosophiques sur quelques sujets se rapportant à l'essence du poème et de la Métaphysique*, trad. par J.-Y. Pranchère, Paris 1988.

en perdant son privilège subjectif. En d'autres termes, on pourrait dire que les deux auteurs retrouvent, suivant Baumgarten, la *spécificité* du domaine de l'esthétique, de la sensibilité. Cependant, spécificité ne signifie pas du tout *autonomie*, au sens où la connaissance sensible aurait son strict domaine de vérité à l'intérieur du sujet percipient. Si le mécanisme perceptif, dans les images ou dans les actes de préhension, est une caractéristique propre à l'univers entier, le domaine de l'esthétique devient – on l'a abordé – la base pour une pensée cosmologique : avec et contre l'héritage baumgartien, Whitehead et Bergson transforment l'esthétique en cosmo-esthétique, en élargissant le domaine de la sensibilité à la réalité dans son entièreté. En bouleversant la conception moderne et contemporaine de l'esthétique qui a conçu la spécificité de la perception comme rapprochement sensible du réel, Bergson et Whitehead – mais pourrait-on, peut-être, étendre ces considérations à d'autres philosophes, comme par exemple William James, Samuel Alexander, Raymond Ruyer, Gilbert Simondon et Deleuze⁴⁴ – la conçoivent comme coïncidant avec le réel en tant que processus en acte.

Construire une cosmo-esthétique signifie aussi redonner au concept de monde (ou de cosmos) toute son importance philosophique. Kant, dans la *Critique de la raison pure* avait explicitement posé une interdiction à la cosmologie rationnelle, coupable d'enfermer la pensée dans une série infinie de paralogismes et antinomies⁴⁵. La délimitation de la métaphysique à l'entendement humain⁴⁶, cause de la distinction ambiguë entre la connaissance possible et l'en soi nouménique, fait transiter le kantisme en une science des limites de la raison qui, pour sauvegarder la validité mathématique de ces processus, érige en juge le dispositif de la corrélation, du schéma sujet-objet, en sacrifiant tout ce qui ne s'y adapte pas, comme c'est le cas de l'idée de monde. C'est pour cela que Bergson attaque dès l'*Essai* la philosophie kantienne et sa délimitation aussi bien de la raison spéculative que de l'intuition comme méthode philosophique⁴⁷; Whitehead même critique la doctrine kantienne du monde objectif comme construction théorique d'une expérience subjective et définit explicitement sa

⁴⁴ William James – en contact épistolaire avec Bergson – adopte une position panpsychiste dans *A Pluralistic Univers* (New York 1909); Alexander, lui aussi influencé par la pensée bergsonienne, construit, dans *Space, Time and Deity* (London 1927), une théorie de la perception 'extérieure', axée sur la notion métaphysique d'espace-temps, qui aura une importance décisive sur les idées de Whitehead; Raymond Ruyer, dès *La conscience et le corps* (cit.), s'intéresse au problème perceptif en élaborant l'idée du «domaine d'autosurvol», qui sera développé dans *Néofinalisme* (Paris 1952); Gilbert Simondon consacre au problème de la perception un *Cours* à la Sorbonne (Paris 2006), à l'intérieur duquel il conçoit le mécanisme de la perception comme acte de création (ou «individuation»), analogue aux modalités de structurations générales de la réalité; Deleuze, enfin, reprend, dans sa philosophie, les intuitions sur le mécanisme perceptif de Bergson, Whitehead, Ruyer et Simondon.

⁴⁵ I. Kant, *Critique de la raison pure*, Vol. II, trad. par J. Barni, Paris 1869, pp. 30-163.

⁴⁶ Cfr. P. Montebello, *Métaphysiques cosmomorphes. La fin du monde humaine*, Dijon 2015, p. 20.

⁴⁷ Cfr. surtout H. Bergson, *L'évolution créatrice*, cit., pp. 355-361.

propre philosophie de l'organisme come «pré-kantienne»⁴⁸. Redécouvrir la racine cosmologique de la perception, c'est faire rentrer le monde dans la spéculation philosophique: les images a-centrées du chapitre I de *Matière et mémoire* aussi bien que les préhensions-événements théorisées dans *Process and Reality*, au moment où elles constituent une troisième voie entre un matérialisme atomistique et un idéalisme spiritualiste, montrent en même temps comment la perception est, avant tout, une ouverture sur le cosmos, un pont pour la cosmologie, capable d'arpenter les relations qui dessinent le monde.

L'étude du mécanisme perceptif devient alors la base pour pouvoir réunir à nouveau science et philosophie. Les parcours philosophiques de Bergson et Whitehead montrent explicitement cette tentative de réunification, qui utilise une vision cosmologique pour articuler de manière nouvelle la spéculation philosophique sur les éléments ultimes du réel avec les données provenant des sciences (biologie, mathématiques et physique *in primis*). Selon Whitehead la tâche de la philosophie est, en effet, celle de fournir une cosmologie au développement scientifique du XXème siècle. Comme le *Timée* de Platon l'a fait pour le monde grec, comme Galilée, Descartes, Newton et Locke l'ont fait pour le XVIIème siècle⁴⁹, la cosmologie contemporaine doit réunir la séparation entre l'image du monde qui provient des sciences et l'expérience éthique et esthétique:

It should be the task of the philosophical schools of this century to bring together the two streams into an expression of the world-picture derived from science, and thereby end the divorce of science from the affirmations of our aesthetic and ethical experiences⁵⁰.

Dans ce contexte on peut alors lire la tentative bergsonienne – si mal comprise – de discuter la théorie de la relativité d'Einstein, dans *Durée et simultanéité*⁵¹: ce que Bergson reproche à Einstein ce n'est pas l'enjeu de sa théorie, qu'il partage, mais le détachement de celle-ci par rapport à la durée, au temps qualitatif qui constitue l'étoffe de la réalité. En substituant le temps 'perçu' avec des temps calculés mathématiquement et dépendants seulement des différents systèmes de référence, on risque de perdre la consistance du cosmos. L'hypothèse bergsonienne d'un temps impersonnel et unique qui coordonne les temps des différents systèmes dans une *supra*-conscience étendue à l'univers entier, révèle le projet d'articuler l'expérience intérieure d'un sujet avec la

⁴⁸ Cfr. A. N. Whitehead, *Process and Reality*, cit., p. XIII.

⁴⁹ Cfr. *ivi*, p. 14.

⁵⁰ *Id.*, *Science and Modern World*, cit., p. 157

⁵¹ Il n'est pas surprenant, suivant ce qu'on a dit jusqu'ici, que Jean Wahl ait édité (avec Henri Gouhier, Jean Guittou et Vladimir Jankélévitch), en 1968, la première réédition de l'œuvre, après l'interdiction posée par Bergson.

temporalité du cosmos, c'est-à-dire la pluralité des rythmes de durée – et des systèmes de référence – avec un même principe (l'élan vital) qui en constitue la base:

L'unité d'un Temps impersonnel. Telle est l'hypothèse du sens commun. Nous prétendons que ce pourrait aussi bien être celle d'Einstein, et que la théorie de la Relativité est plutôt faite pour confirmer l'idée d'un Temps commun à toutes choses. Cette idée, hypothétique dans tous les cas, nous paraît même prendre une rigueur et une consistance particulières dans la théorie de la Relativité, entendue comme il faut l'entendre⁵².

Les réflexions de Bergson et Whitehead sur la perception ont, donc, des implications philosophiques fort puissantes: avoir étendu le mécanisme perceptif à l'ensemble de la réalité conduit les deux philosophes à réfléchir sur les modalités de réunification possible entre nos expériences quotidiennes (sensibles, éthiques, culturelles, etc.) et les enjeux de la science, en rapprochant deux facettes du réel que le XXème siècle semble parfois avoir éloignées d'une façon inéluctable. La cosmo-esthétique a, par conséquent, une portée éminemment cosmopolitique⁵³, au sens où le but de la réflexion des deux auteurs relève d'une tentative de donner consistance aux éléments les plus hétérogènes du cosmos, en édifiant une cosmologie générale à travers un constructivisme spéculatif. Les rapports physiques, biologiques et sociaux qui constituent notre monde, partageant une même racine esthétique, existent seulement en tant que relations, visibles dans chaque acte perceptif. En d'autres termes, comme l'a dit Whitehead, le cosmos n'est pas une substance, une 'chose' solide, mais il existe en tant qu'unifié, et seulement à travers une entité réelle capable de le synthétiser. Seul un acte spéculatif, enraciné dans la perception, peut composer un monde, c'est-à-dire voir dans la multiplicité indéfinie des modes d'existence la voix univoque de l'univers: de l'esthétique à la cosmologie, chez Bergson comme chez Whitehead, on traverse ainsi la possibilité d'un futur *consistant*.

Giulio Piatti, Università di Roma Tor Vergata

✉ piatti.giulio@gmail.com

⁵² H. Bergson, *Durée et simultanéité*, cit., p. 44.

⁵³ Sur le thème de la cosmopolitique, cfr. évidemment I. Stengers, *Cosmopolitiques*, 7 vol, Les Empêcheurs de penser en rond, Paris 1997 et aussi B. Latour, *Whose Cosmos? Which Cosmopolitics? A Commentary on Ulrich Beck's Peace Proposal?*, «Common Knowledge», n. 3, 2004, pp. 450-462.